

du tuyau de la machine et montent, après bien des hésitations, vers la ligne de nuages qu'on aperçoit plus haut, cerclant la montagne d'une nimbé blanchâtre.

Le train s'élève peu à peu, franchissant les rochers, les horizons s'étendent et prennent aux extrémités des têtes indécises. La vallée, d'où l'on est parti, s'enfonce dans la brume, les collines environnantes, qui semblaient si hautes, s'abaissent et s'aplanissent à la vue à mesure que l'on s'élève.

Tous les voyageurs, la tête à la portière, regardent, s'adressant quelques mots par-ci, par-là, brefs, pour se montrer quelque vallon délicieux, fouillis d'arbres et de fleurs, entrevu au loin, ou bien un site sauvage, une gorge flaque de rochers nus et dominée par des escarpements roux, ou encore un torrent qui s'en va, bouillissant sur les rochers et se perdant, dans un atôme avec des vapeurs d'eau irisées de lumière. Le sifflet jette un long cri strident, on arrive.

— Enfin, dit-il.
Ce mot rappelle Tryon Row à la réalité. Déjà il a oublié son pari, et, charmé du compagnon de route qu'il a trouvé en Settle Sylvanus, il rêve d'accomplir avec lui les plus étonnants voyages qu'il n'ait jamais désirés une tête exaltée de Yankee, un jour de la canicule, et ce M. Morton lui rappelle qu'il n'est pas venu ici pour son plaisir, mais pour attaquer quelqu'un, lui passer son épée au travers du corps, lui briser le front de la balle d'un revolver et envoyer sa cervelle s'écraser contre un mur. Toutes ces réflexions, Tryon Row les fait en bien moins de temps qu'il n'en faut pour les écrire.

— Ah ! pourquoi me suis-je embarqué dans cette affaire ?

Et l'homme qui naguère excitait M. Morton, l'applaudissait quand il sautait sur le dos de la locomotive et faisait charger de charbon, jusqu'à la gueule, le foyer de la machine, lui, il se prit alors à regretter sa promenade paisible, à petits pas, à Broadway.

— Enfin, soupira-t-il, en forme de conclusion, le vin est tiré, il faut le boire !

Le train s'arrête. Le premier, M. Morton saute à terre ; Settle Sylvanus et Tryon Row le suivent à quelque distance.

En face de la station, un homme de belle prestance se tient debout, accompagné de deux grands gaillards noirs aux membres d'hercules.

Morton, le seul qui penda à toute l'ascension n'a pas bougé de sa place, se lève.

Il le voit, s'approche :

— Vous êtes Harry Brower ?

— Je le suis, répond froidement l'homme. Vous, vous êtes sans doute master Morton.

— Parfaitement. Vous devinez, n'est-ce pas, pourquoi je viens ? Vous m'avez coté les voix sur lesquelles j'avais droit de compter, vous fûtes élu à ma place, vous savez la calomnie sur mes actions, c'est lâche, vous m'en rendez raison, aujourd'hui même, à l'instant, je vous laisse le choix des armes.

Durant cette apostrophe qui, dite à haute voix, avait assemblé bien des gens, Harry Brower s'était tu. Quand l'autre finit, il dit avec un accent d'un intraduisible mépris à ceux qui se trouvaient là.

— Voilà un petit garçon fort mal élevé ! Morton devint blême, de pâle qu'il était, et leva la main.

Harry le prit par ce bras levé, le souleva de terre et le porta entre ses deux noirs qui le saisirent et le maintinrent.

— Monsieur, dit-il alors à celui qu'il venait d'humilier ainsi, je suis tout prêt à vous rendre raison, mais auparavant laissez-moi être confronté envers vous et vous donner une leçon de politesse. Nous nous battrons après tout à loisir.

— Vous venez, messieurs ? dit-il, se tournant vers Settle Sylvanus et Tryon Row qu'il connaissait, et causant amicalement avec eux, il les conduisit vers sa maison, où les deux noirs amenèrent M. Morton qui se débattait.

Harry Brower était un homme de trente-cinq ans environ, c'est-à-dire dans toute la force de l'âge.

Ses reins avaient la courbure de l'arc tendu et l'expression de la volonté forte, sa poitrine large annonçait un noble cœur et un homme puissant, expression qu'accroissait encore ses épaules carrées rejetées en arrière de son buste, son cou vigoureux, attaché solidement, sa tête robuste, aux cheveux blancs-roux, qui, penchée en avant comme celle des volontaires et des chercheurs, portait un front puissant, large, développé en deux bosses arrondies, dégarnies de cheveux. Son nez droit, pur de ligne, avait de la finesse et de la force et séparait deux yeux bleus, un peu à fleur de tête, bons et intelligents.

Son torse d'Hercule, bien campé sur ses deux jambes, disait : l'homme qui peut, sa tête voulait.

Ce fut cet homme qui prit Morton à la station, le flanqua de ses deux gardiens noirs et le conduisit à son habitation.

C'était une maison à deux étages, large et entourée de feuillage.

— Je ne veux pas entrer dans cette maison, cria Morton en se débattant.

— Libre à vous, monsieur, répondit Brower avec un air quelque peu ironique. Pourtant je vous attendais et j'avais fait préparer à déjeuner.

— Monsieur, je suis venu pour me battre et je veux me battre.

— A vos ordres, répondit froidement Harry. Mais vous venez me chercher, j'ai le choix des armes. Vous ne voulez pas, je pense, d'un duel ordinaire ?

— Je veux un duel à mort. L'un de nous est de trop.

— C'est bien ainsi que j'entends.

A tout à l'heure, monsieur.

Morton tourna le dos et se mit à se promener de long en large.

Harry ouvrit la porte de la verandah, qui formait serre tout autour de la maison.

— Entrez, messieurs, dit-il.

Settle Sylvanus et Tryon Row passèrent.

Ce dernier prit un petit air joyeux à l'aspect de la table dressée dans la première pièce et couverte de fruits et de viandes froides.

Ils dînèrent.

Leur hôte se montra charmant. Settle Sylvanus se départit de sa raideur.

— Que comptez-vous donc faire de M. Morton ? dit-il en s'adressant à Harry Brower. Vous savez qu'il viendra vous provoquer en duel et vous lui préparez à déjeuner ?

— Ma conduite est étonnante, c'est vrai pour vous qui n'en savez pas le motif.

Morton est un exalté, grisé par ses millions. Il s'imaginait, par le seul prestige de ses dollars, arriver au fauteuil de représentant. Il se trompait. Plus actif que lui, je fus élu. Son échec le rend à moitié fou. Me battre contre lui, ce serait l'assassiner, car il n'est pas en mesure de me résister de sang-froid. J'espérais terminer cette querelle à table, et voilà pourquoi le dîner l'attendait. Il n'a pas accepté, je serai donc obligé de me battre avec lui. Je le ferai avec beaucoup de prudence et tâcherai seulement de lui donner une leçon en le menageant.

— Vous êtes un gentleman, prononça solennellement Tryon Row, en tenant la main par-dessus la table à Harry Brower.

Après le café, leur hôte conduisit Settle Sylvanus et son compagnon visiter sa propriété. Il avait admirablement organisé ce petit plateau, afin de jouir de tous côtés d'un point de vue nouveau.

Par plusieurs échappées entre les arbres, on apercevait la vallée perdue au fond et noyée de brumes, le chemin de fer qui montait en tournant sur ses pilotis gigantesques, les cascades qui descendaient de tous côtés des montagnes, bleues et blanches sur le vert et le jaune des mousses, les rocs suspendus au-dessus des abîmes qui se creusaient en trous noirs, les vallons se profilant ravinés par les pluies, avec des tons roux et jaunes ; d'un autre côté, la plaine, estompée de vert et frissonnante quand la brise courbait les hautes herbes et passait dans la cime des bois d'où montait, affaibli par la distance, un grand murmure.

Mais Harry Brower leur réservait pour la fin le meilleur spectacle. Il les conduisit à une terrasse qu'une pelouse en pente unissait à la façade intérieure de la maison.

La montagne, à cet endroit, s'écarpa soudain de cent pieds, creusant devant la bifurcation de marbre, un abîme du fond duquel, fouillis d'arbres et de plantes aromatiques, montaient les parfums du pin, du sapin mêlés à ceux de l'ébène.

Puis s'étendait la plaine, et là-bas, tout là-bas, une large ligne bleue, couverte de brouillards courait à l'horizon, parsemée de massifs verts. Une grande voix, mélange du bruit des eaux, de agitations des plantes, venait de là, portée par le vent.

— Le Saint-Laurent ! dit Harry.

L'Américain consulta sa montre.

— Messieurs, dit-il, il est deux heures. Je n'ai plus d'avantage à attendre M. Morton. Allons donc à sa rencontre. Et tous trois se dirigèrent vers le candidat malheureux qui, en les voyant s'avancer vers eux.

Tryon Row perdit ses couleurs brillantes, le sang allait couler.

Après une invective de la part de Morton et une réponse froidement ironique de Harry Brower, les adversaires se mirent en garde, Tryon Row et Settle Sylvanus leur servant de témoin.

Comme le lieu du combat se trouvait proche de la grille du parc, une nombreuse troupe de paysans et d'étrangers ne tarda pas à se grouper au dehors, suivant toutes les péripéties du duel.

Après quelques coups sans importance, après avoir subi plusieurs attaques de Morton, en se contentant de les parer, Harry Brower, d'un mouvement sec et brusque du poignet, frappa de son épée celle de son adversaire et l'envoya rouler à quelque pas.

Harry se baissa et, ramassant l'épée, la rendit à Morton rougissant.

— C'est une surprise, dit-il.

Le combat recommença. Morton, furieux de réparer son échec, se fonda à chaque instant et poussait des pointes furieuses, et si téméraires que vingt fois l'occasion s'offrit à Brower de transpercer son adversaire.

Il ne le fit pas, mais il se contenta de le piquer tantôt à l'épaule, tantôt à la poitrine, jusqu'à ce que Morton, plus furieux qu'habile, lui fournît l'occasion de lancer encore son épée bien loin de lui.

Le peuple assemblé derrière la grille, riait de Morton, ce qui excitait encore le pauvre homme et lui faisait commettre maladresses sur maladresses. Il le venait, d'un rouge, pâle, puis vert.

Soudain il s'arrêta, son épée lui tomba des mains ; les deux bras le long de son corps, la tête basse, le regard en dessous, les yeux brillants, le front creusé d'une ride épaisse, il restait debout regardant Harry Brower, immobile comme un statue, stupide !

— Eh bien ! eh bien ! répétait-il.

Sa course furieuse et rapide, durant cinq jours après l'homme dont il faisait l'objectif de sa haine, ces fatigues constantes, sans repos, cette tension excessive d'un esprit exalté vers un seul but, puis la froideur rencontrée chez son adversaire, sa lutte inutile et ridicule aux yeux d'une foule qui se moquait de lui, toutes ces secousses, affluant à la fois à son cerveau ébranlé déjà par les menées électorales, le rendirent fou.

On fut obligé de le transporter au wagon. Settle Sylvanus et Tryon Row le ramenèrent à New-York et le rendirent à sa famille, qui le plaça dans une maison de santé.

Là, tantôt il s'exalte et fait de longs discours aux autres sous l'unis avec lui, tantôt il s'élance dans une course furibonde, criant après un ennemi imaginaire, ou bien il reste des heures accroupi dans un coin, triste, pleurant, se croyant le jouet de ses ennemis.

— Eh bien ! dit Tryon Row, huit jours après ces

événements à Settle Sylvanus, j'ai perdu mon pari, je vais vous régler cela.

— Oh ! que non pas, se récria Sylvanus ; j'ai trouvé en vous un trop aimable compagnon pour vous quitter sitôt. Plus je vous avoue que j'étais en connivence avec Harry Brower pour le débarrasser de ce fameux sir Morton. Si vous voulez, faisons une chose : avec l'argent de notre pari,

partons pour Paris, puis faisons un tour en Europe.

— Avec vous, j'irais au bout du monde ! cria Tryon Row.

C'est Settle Sylvanus que je rencontrai il y a trois semaines à Paris qui me raconta cette histoire, à lui l'honneur. JOSEPH WARIN. L'Illustré pour tous. 1ère année. \$1.00

LE CATECHISTE

DES GRANDS ET DES PETITS

NOUVELLE EXPLICATION SIMPLE, DÉTAILLÉE ET PRATIQUE

DU CATÉCHISME

POUR LA PREMIÈRE COMMUNION ET LA PERSÉVERANCE

EN RÈGLE

D'UN GRAND NOMBRE DE COMPARAISONS ET DE TRAITS HISTORIQUES

Par l'abbé JOUVE

Chanoine honoraire.

Archiprêtre de Savines, auteur du *Missionnaire de la Campagne, etc., etc.*

OUVRAGE APPROUVÉ PAR MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE GAP

Trois volumes, in-12.....Prix : \$2.50

EXTRAIT DE LA PRÉFACE

Le *Missionnaire de la Campagne*, les *Dimanches du curé de Campagne* et la *Nouvelle vie des Saints avec réflexions pratiques et plan de méditations* ont reçu de la part du clergé l'accueil le plus favorable. Après avoir lu ces ouvrages, un grand nombre de prêtres m'ont inspiré la pensée de compléter une petite bibliothèque pratique, en leur donnant un catéchisme conçu et exécuté dans le même plan.

Ce désir a été pris pour un ordre, et je me suis appliqué à composer un catéchisme simple, pratique, complet, à la portée de toutes les intelligences.

Nul n'ignore quelle est l'importance du catéchisme, base de l'enseignement religieux, moyen absolument nécessaire pour diriger les âmes dans le bien, et les conduire à leurs destinées éternelles.

Mais c'est surtout de nos jours que cet enseignement demande, de la part du clergé, des soins tout particuliers. Banni de l'école, il ne peut plus être donné qu'à l'église ou dans la famille.

Or, le temps manque souvent aux pasteurs des âmes pour préparer, d'une manière suffisante, les leçons du catéchisme. C'est donc un vrai service à leur rendre, que de leur donner un livre sur lequel ils n'ont qu'à jeter les yeux, pour expliquer, d'une manière claire et sûre, la leçon apprise par les enfants.

Bien mieux, avec ce livre dans les mains, il n'est personne qui ne puisse donner aux enfants, non seulement une instruction élémentaire, mais une science religieuse suffisante, pour qu'ils soient admis à la première communion et puissent dès lors persévérer dans les voies du salut.

Je me suis attaché, d'après la méthode de Monseigneur Devie, ancien évêque de Belley, à multiplier les demandes, à expliquer, non seulement chaque question, mais presque chaque mot de toutes les questions. Dans ce travail difficile, je me suis aidé des meilleurs catéchismes connus.

Pour être bien compris, le nouveau *Catéchiste* ne craint pas d'employer les termes les plus simples, les comparaisons les plus familières, le tout entremêlé de traits d'histoire variés et arrivant à propos, pour confirmer les enseignements donnés.

Ce livre n'est donc pas un hors-d'œuvre, mais un travail qui vient en son temps, et qui, je l'espère, rendra de grands services à tous ceux qui se vouent par choix ou par vocation, à l'instruction religieuse des enfants.....

APPROBATION

Lettre de Monseigneur GOUZOT, Evêque de Gap,

à M. l'abbé Jouve, chan. hon. de Gap, archiprêtre de Savines

MON CHER ARCHIPRÊTRE.

..... L'œuvre fondamentale des Catéchismes, avant comme après la première communion, offre, en ce moment, des difficultés exceptionnelles ; vous les avez comprises ; et, c'est pour aider les parents et les pasteurs à les surmonter, que vous avez publié un nouveau livre, répondant, comme vous le dites si bien dans votre préface, à des besoins nouveaux.

Je vous remercie, je vous félicite de l'idée et de l'exécution.

Vous aimez les enfants et les jeunes gens, on le sent en vous lisant ; aussi vous ne vous contentez pas de leur offrir une doctrine sûre, vous la gravez dans l'esprit, par la clarté de l'exposition et la simplicité du style ; dans l'imagination par des traits et des exemples heureusement choisis ; enfin dans le cœur, par la piété des sentiments.

Cette distinction de votre livre en fera l'utilité et le charme.

C'est surtout dans les Catéchismes, vous l'enseignez après l'avoir pratiqué, qu'il importe de montrer que l'amour est la fin de la vérité, son expression logique et complète.

Les enfants et les jeunes gens ont besoin de s'attacher ; d'ordinaire, cet amour est durable et inspire toute leur vie.

Répondons à ce besoin, le plus profond de leur âge, en les unissant à la religion, à la famille, à la patrie, à nous-mêmes comme représentant ces grandes choses.....

Vous facilitez cette grande œuvre par votre nouvelle publication ; aussi je suis heureux de la bénir, ainsi que vos précédentes, en vous renouvelant, mon cher archiprêtre, l'expression de mes meilleurs sentiments en N.-S.

† LOUIS, EVÊQUE DE GAP.

Gap, en la fête du martyr saint Laurent, 10 août 1886.